

## Amanda

C'est une bien étrange histoire qui me fut racontée un jour par mon amie B... . Pourtant, elle m'a répété plusieurs fois que c'était arrivé à une amie à elle, pour de vrai. Un récit de récit de récit. Oui, c'est ça que je vais vous faire, mais j'essayerai, sur mon honneur, d'en restituer les moindres détails avec une fidélité digne des meilleurs hérauts.

Je n'ai jamais obtenu de B... qu'elle me révèle le nom de son amie, la protagoniste de cette histoire. Pour simplifier et clarifier ces lignes, permettez que j'invente un prénom qui la désignera: Amanda. Ça sonne un peu merveilleux, imaginaire, ce qui sied parfaitement à la circonstance. Vous l'allez comprendre tout à l'heure.

Imaginez un cadre tout à fait commun, un après-midi culturel de visite à la mairie de Jouy en Josas, rue Jean Jaurès, pour une exposition sur la toile de Jouy. Le soleil éblouit les yeux des visiteurs (nous sommes en mai), et, parmi eux, Amanda. Elle est seule, elle n'aime pas devoir s'adapter aux rythmes de visite des autres. Jeune et autonome, son regard trahit une personnalité pleine d'assurance mais aussi un penchant à la rêverie. C'est pour cela qu'elle vient à Jouy voir l'exposition. Elle veut que les beaux motifs des toiles XVIIIe la fassent voyager très loin à travers son imagination. Alors, elle entre. Devant elle, après la billetterie, des premiers aperçus qui lui donnent envie de continuer. Elle se sent gourmande, gourmande d'images, gourmande de ces petits "îlots" qui proposent mille scènes différentes sur les toiles d'Oberkampf. Ça y est, elle monte les escaliers, déjà satisfaite. Elle s'approche des tissus, et commence à les observer, les yeux avides de traits, de courbes et de couleurs. Quelques salles se succèdent, puis Amanda pénètre dans une pièce plus petite, où un grand pan de tissu est exposé, plein de ces petits "îlots" dont elle raffole. Elle voit avec ravissement qu'elle est seule, les autres visiteurs n'ayant probablement pas fait grande attention à ce coin isolé du bâtiment. Amanda s'approche des dessins imprimés, et en ayant repéré un en particulier, elle l'examine longuement, très longuement, en perdant la notion du temps, plus que jamais.

Ce qu'elle voit: un "îlot" bordé de fleurs et d'herbes touffues, un grand arbre à droite, un petit arbre frêle à gauche. Une jeune dame bien mise dans sa belle robe XVIIIe est assise sur une chaise à haut dossier. Son visage, mince et gracieux, est

délicatement tourné vers un homme, légèrement moins jeune mais tout aussi bien mis, chapeau en tête, sourire aux lèvres. Son bras s'appuie sur le dossier de la chaise, et son dos est courbé vers la dame. Auprès d'eux, un valet, un enfant aux cheveux bouclés, offre à la dame sur un plateau rond un verre ciselé rempli du liquide que contient la carafe qui l'accompagne. Sur ce dessin, la dame est en train de prendre le verre, tout en restant tournée vers son homme, debout derrière elle. À ses pieds, un tout petit chien blanc au poil long, qui regarde le spectateur.

Tous ces détails, Amanda les a vus, et Amanda les admire. Mais son œil est de nouveau attiré du côté droit de la scène, où quelque chose scintille derrière le feuillage de l'arbre touffu. Bientôt, elle sent la chaleur des rayons de soleil qui viennent l'éblouir entre les feuilles, désormais mouvantes. Elle sent la douceur de l'air printanier qui effleure sa peau. Soudain, quelque chose d'humide et de chatouillant lui touche le pied, et voilà qu'elle reconnaît le petit chien blanc, qui est en train de la lécher.

— Bajazet, reviens ! Laisse-donc Madame tranquille !

— Mais enfin, chère amie, vous voyez bien qu'il s'amuse et fait sourire cette charmante demoiselle ! Pourrions-nous d'ailleurs en connaître le nom ? Nous nous entretenions justement sur les rencontres que l'on fait d'habitude en ces lieux.

— Je... je m'appelle Amanda... Monsieur.

— Charmant, vraiment ! N'est-ce pas chère amie ?

— Je le reconnais mon cher, rien de mieux pour un joli personnage de Monsieur Rousseau, sans nul doute ! Pierrot, apporte donc un verre de plus, pour que notre nouvelle amie puisse goûter de ce doux nectar. Un délice divin, absolument divin. Que nous devons à votre bonté inarrêtable mon cher...

— Pour l'amour de vous, Madame...

— Toujours aussi flatteur ce Clitandre... Mais n'allez-vous pas rompre votre dos en deux, depuis bientôt deux heures que vous me protégez du soleil ? Ah, ne mêlez pas votre dévouement à moi dans tout cela, je ne saurais souffrir un cavalier boiteux. A propos, que ne marcherions-nous pas quelque peu tout en faisant la connaissance d'Amanda ? Je suis sûre que Pierrot saura nous retrouver pour nous rapporter votre

liqueur. Il est impératif que notre amie voit les beautés du paysage jovacien. Car, à en croire votre expression, vous n'êtes pas une habituée de ces lieux.

— Ah ça, je puis en être sûr aussi. Ne blessez donc pas notre orgueil, Mademoiselle, et dites-nous plutôt que nous avons vu juste.

— En effet, je ne suis pas de la région. Je viens de Paris...

— Paris ? Voilà qui est original. Pourquoi donc venir à Jouy en Josas, et seule de surcroît?

— Et pourquoi pas mon cher, et pourquoi pas ! Je sais que vous n'appréciez pas la campagne autant que moi, et que vous enviez presque cette jeune personne qui réside dans une grande ville. Mais tout de bon, Clitandre, tout de bon ! Concevez que le calme des collines puisse attirer une parisienne en quête de paix. Vous oubliez d'ailleurs que ce ne sont pas n'importe quelles collines. Jouy en Josas est à quelques chevauchées seulement de Versailles et du Roi. Que demander de mieux !

— Clélie, vous ne savez que trop bien que vous constituez pour moi tout le charme de cet endroit, aussi commode et tranquille soit-il. Et vous, Amanda, que pensez-vous de ces propos ?

— Eh bien, moi... je... je ne sais pas. En fait, je crois que je suis ici pour des gens comme vous, mais pas tout à fait.

— Je vois que la campagne vous donne les idées claires...

— Ah ! Mais, mon cher, cessez de l'embêter avec vos opinions et faites plutôt en sorte qu'elle ait envie de revenir. Tenez, nous n'avons marché que quelques pas et nous voilà déjà devant un spectacle des plus plaisants. Regardez donc comme les contours de cette colline, en face de nous, semblent enflammés sous l'effet d'Apollon. Ah, vraiment, dites-moi donc mon cher si vous auriez eu cette vision à Paris ! Monsieur Oudry lui-même n'eut su cueillir assez cet instant. Vous voyez, chère Amanda, je crois que Dieu n'a pas fait les choses en vain. Ces beautés émerveillent nos cœurs et les élèvent là où aucun produit de l'homme ne peut les mener. Et, ici, à Jouy, vous ne serez jamais déçue du spectacle.

— À vous écouter, chère amie, Louis le quatorzième eut mieux fait de préférer Jouy à Marly !

— Mais, sans nul doute, mon cher. Seulement, un tel choix eut détruit le calme de ces lieux, auquel je ne renoncerais pour rien au monde.

— Que diantre ! Voulez-vous donc me condamner au renoncement de Paris ?

— N'est-ce pas à son royaume que Bérénice s'apprêtait à renoncer pour Titus ? Mais laissons cela. Où est donc passé Pierrot ? Il n'a pas pu se perdre, Bajazet est avec lui et il me retrouve toujours...

— Ah, ça, permettez que je regarde autour de nous, mais pour moi l'affaire est claire. Amanda ne pourra goûter à mon nectar, la carafe sera vide.

— Eh bien, nous vous attendons ici cher ami.

Mais, quoi ? Il fouille les buissons et regarde à l'arrière des arbres ? Regardez donc chère Amanda, comme il se fait du souci pour mes gens. Tenez, le voilà satisfait, il nous fait signe. Juste ciel, mon valet se serait-il caché pour consommer notre liqueur ?

Clitandre, cher ami, nous voilà. Qu'y a-t-il donc derrière ces fougères ?... Ah, morbleu ! Pierrot, vilain garçon, comment as-tu pu me faire ça, à moi qui jamais ne te bats !

— Justement ma chère, je crois qu'il faudra changer vos manières, vous le secondez trop, sans même le savoir. Et maintenant, le voilà ivre mort au pied d'un arbre, avec votre petit Bajazet dans le même état. Je ne sais même pas ce qu'il a fait de la vaisselle...

— Laissez la vaisselle où elle est et dites-moi plutôt, je vous prie, si mon pauvre Bajazet n'est pas trop mal en point. S'il est plus proche de la mort que de la vie, je ne répons plus de l'emploi de mon valet ! Regardez-le donc cuver son vin comme un malotru ! Je suis navrée que vous ayez droit à cela chère Amanda, vraiment. Puis-je me faire pardonner en vous invitant à prendre quelque chose en mon logis ? Ma cuisinière aura certainement fait cuire ses sucreries et je serai ravie de les partager avec vous. Clitandre en raffole, c'est bien là la contrepartie de mon engouement pour sa liqueur...

— Clélie, vous avez de ces tirades... Enfin, que voulez-vous que je fasse de votre valet ? Je puis le ramener à sa mère pour la nuit, la chaumière n'est pas loin.

— Oui, faites, et que surtout je ne le vois plus jusqu'à ce qu'il ne reprenne ses esprits et ne sache justifier son horrible conduite ! Venez donc avec moi Amanda, nous allons nous restaurer chez moi et essayer d'oublier cet incident. Oh, je vous vois

ouvrir les lèvres pour me remercier, mais c'est tout inutile. Vous êtes ma rencontre du jour, et j'ai bien l'intention de vous mettre à l'honneur.

Suivez-moi, c'est par ici. Mon Dieu, heureusement que mon valet n'est qu'un enfant, imaginez si mon cher Clitandre avait dû porter un corps dans la plénitude de l'âge adulte ! Attention, le terrain est glissant, il pleuvait hier encore. Vous venez à Jouy pour la première fois j'imagine, et je suis sûre que cela vous plaît. N'est-ce pas ? N'ayez crainte, Clitandre est loin et vous pouvez médire de Paris tant qu'il vous plaira. Ne pensez-vous pas comme moi qu'une belle campagne vaut tout aussi bien une ville majestueuse ? Je crois en la majesté de la nature...

— Oh, je ne vous contredis pas, mais franchement le fracas parisien me rassure. La nature, c'est la solitude, non ?

— Solitude ? Mais enfin, chère Amanda, que ne sentez-vous pas la présence de mille petites choses en ce moment même ? Le vent n'est-il pas en train de vous murmurer une douce mélodie, les feuilles ne dansent-elles pas de joie à votre passage, les insectes de vous observent-ils pas curieux tout en arpentant ce sol terreux ? Et le ciel, que dire du ciel ! Il vous entraîne vers l'infini dans un cri assourdissant ! Les oiseaux, ces volatiles rieurs, ne vous transmettent-ils pas le bonheur de vivre ? Leur concert est éternel et rassurant.

Non, Amanda, la nature n'est pas solitude, elle est vie et vivants. Tenez, qu'a fait Rousseau pour se sentir vraiment vivre ? Il a passé plusieurs mois sur une île du lac de Bienne, au milieu de la nature ! Vous souriez, pourquoi donc ?

— Pour rien, pour rien... Vous aimez beaucoup Rousseau, pas vrai ?

— Oui, et c'est à moi de sourire à présent, car quand je pense à lui je suis sereine. J'ai bien l'intention d'appliquer sa méthode d'éducation, mais sur moi-même ! Oh, ne riez pas, c'est très sérieux ! Qu'y puis-je, si du temps de mon enfance M. Rousseau n'avait pas encore publié son livre ? Et puis, je vous garantis, ça oui, qu'aucun de mes parents n'y aurait accordé de l'importance. Alors, l'on fait comme on peut, et je m'y attèle à mon rythme. Mais nous voilà arrivées. Voyez comme en peu de temps nous avons fait la route. Passez devant moi, ma servante devrait vous ouvrir; la voilà justement. Fais donc entrer mon amie et prépare-nous une jolie table pour quelques

gourmandises. J'espère que vous aimez la menthe chère Amanda, je ne puis vivre sans elle et ma cuisinière en met partout.

Je ne sais si Clitandre reviendra à temps pour partager ce moment. Nous laisserons une place pour lui, à tout hasard. Mais asseyez-vous donc et remettez-vous de notre virée en plein air. Je me sens toujours les poumons éclater quand je rentre de promenade, l'air frais les envahit si bien qu'ils en deviennent trop petits. J'aimerais pouvoir me remplir de toute l'air de la nature, mais rien n'y fait, mes poumons ne grandissent pas ! Vous ne me croyez donc pas pour rire ainsi ? Mais, vous avez raison, il faut en rire. Clitandre se moque de mes folies, lui aussi. Tenez, vous voyez ces dessins imprimés sur les toiles de M. Oberkampff, qui couvrent toute cette paroi ? Ils me font rêver, et je m'invente des histoires. Je suis bien contente de vivre dans ces années, où la toile de Jouy a fait son entrée. Car voilà une trouvaille bien ravissante, et qui a conquis toute la France. Mon frère, qui habite en Provence, a ce même tissu dans son salon, et je suis sûre qu'il imagine les mêmes histoires que moi.

— C'est fou ça, je fais comme vous, je rêve toujours devant ces dessins. Je me demande d'ailleurs si ce n'est pas le cas...

— Mais, évidemment; comment ne pas faire autrement quand on s'y trouve devant ? Tenez, ce petit chinois avec sa barque part sûrement à l'aventure. Qui sait s'il n'arrivera pas jusqu'à nos côtes, ou même sur les bords de notre jolie Bièvre ? J'ai d'ailleurs omis de vous montrer ce charmant cour d'eau, dont les cliquetis des ondes rythment mes pensées lorsque je la longe. Il vous faudra revenir, chère Amanda. Ah, voici ma servante avec les sucreries. À vous l'honneur de la première bouchée ! Eh bien, que m'en dites-vous ? Je vois, le silence de la bouche pleine et gourmande ... La meilleure réponse qui soit, j'en suis persuadée. Surtout, chère amie, ne vous privez pas, je serais bien contrite de ne savoir répondre à votre faim.

Mais... fichtre, voilà Clitandre qui revient avec un Bajazet tout sautillant ! La mère de Pierrot aura sûrement préparé un remède pour mon pauvre petit animal.

Ah, mais entrez donc, mon cher. Nous avons justement une place pour vous, et Amanda n'a pas encore englouti tous ces délices.

— Chère amie, je vous remercie. L'aventure m'a donné grand faim et j'imiterai notre charmante amie avec plaisir. Comme vous le pouvez voir, Bajazet est au meilleur de sa forme, la mère de Pierrot lui ayant fait boire un je ne sais quoi très efficace. Faites d'ailleurs attention mes chères dames, il est même un peu trop excité...

— Ah, ça oui, je le vois aussi agité qu'un félin. Bajazet, du calme ! Epargne-nous donc tes facéties, elles touchent au ridicule !

— Au dangereux, voudriez-vous dire...

— Cela est bien vrai mon cher, je devrais peut-être l'éloigner de nous... Mais, que fait-il ? Ma pauvre Amanda ne faites point de mouvement brusque, il s'approche de vous... Mon cher, faites donc quelque chose !

— Bajazet, vilain chien, au pied ! Baj..

— AïE !!

— Trop tard ! ...Oui, c'est cela, prenez-le Clitandre, et qu'il disparaisse ! Ma pauvre chère Amanda, je suis profondément marrie. Vous voilà blessée au bras par ce chien devenu complètement fou ! Mais que diantre lui a donné la mère de mon valet ? C'est à n'y rien comprendre... Jamais Bajazet, ce doux agneau, ne m'a donné un tel sujet de fâcherie ! Mais voilà ma servante, elle saura vous panser.

— Ce n'est pas votre faute, ne vous inquiétez pas pour moi. Je suis sûre, au moins, d'être bien vivante dans toute cette histoire...

— Eh, comment ? En doutiez-vous peut-être ? Pour ma part, la nature est le meilleur moyen pour me sentir vivante. Je ne suis que trop étonnée qu'elle n'agisse ainsi sur vous... Prenez donc un peu de mon thé, il vous revigorera. Clitandre, mon cher, nous ne pouvons laisser notre amie repartir seule dans cet état. Auriez-vous assez de temps ce soir pour l'aller raccompagner à Paris ? Ma voiture sera vite prête, mes chevaux sont frais.

— Assurément ma chère, je ne quitterai Amanda que devant sa porte d'entrée. Si, toutefois, vous agréerez ma piètre compagnie...

— Vous plaisantez ! ça m’aurait fait très plaisir, bien-sûr. Mais, vous voyez, je ne suis pas sûre d’habiter là où vous croyez. Je ne suis pas certaine qu’on connaisse le même Paris, vous et moi...

— Qu’importe chère amie, Clitandre saura bien suivre vos indications.

— Non, non, il n’en pas question. Je rentrerai seule, j’insiste. Je veux tout simplement que vous m’indiquiez la mair... heu, la maison de M. Oberkampf.

— Eh bien, puisqu’elle insiste, je crois bien qu’il faille la seconder chère amie...

— Soit, mais, dans ce cas, souffrez que l’on vous accompagne jusqu’au bout de la rue. M. Oberkampf est mon voisin.

— Si vous y tenez, d’accord. Vous êtes vraiment adorables !

— Adorables, vraiment ? Mais vous de même, chère amie, vous de même !

Partons maintenant, je ne voudrais pas que vous arriviez trop tard à Paris. Mais promettez-nous de revenir nous voir, Amanda. Je ne saurais me résoudre à vous quitter pour de bon.

— Je ne sais pas si ça dépend de moi, vous savez...

— Allons, allons, ne la tracassez pas avec vos prières ma chère. Il faut accepter que les chemins divergent. Passez devant moi mesdames, je vous tiens la porte.

— L’air s’est rafraîchi... Mais cela n’enlève rien au charme de ma chère nature jovacienne... N’est-ce pas Clitandre ? Oui, c’est cela, ne dites rien et souriez dans le coin de vos lèvres !

— Préférez-vous que je me transforme en nouveau Tartuffe, hypocrite pour faire plaisir ? Voyez en mon sourire farceur un gage de ma sincérité...

— Soit, soit. Mais assez parlé de vous mon cher. Je vais bientôt m’arracher à ma nouvelle connaissance, et je pleure déjà. Laissez-moi profiter de ces derniers instants en sa compagnie. Mes collines vous ont-elles plu Amanda ?



— Beaucoup ! La campagne jovacienne est aussi agréable que ses Jovaciens... J'ai été conquise par Jouy !

— Fort bien, alors. Vous voyez, Clélie, qu'il n'y a aucune crainte à se faire quant à sa prochaine venue parmi vos arbres.

— Que Dieu vous entende... Nous y voilà déjà: la demeure de mon voisin est juste ici. Nous vous laissons donc, à présent. Adieu Amanda, adieu !

— Au revoir, charmante demoiselle, ne nous oubliez pas ! Nous ne bougerons pas d'ici...

— Et comment vous oublierais-je ? Oh que non, vous ne bougerez pas...

— Regardez-la donc sonner à la porte, cette chère petite.

— Le domestique a ouvert bien vite. Voilà du bon service.

— J'entends ses pas dans l'escalier ! Et voilà sa silhouette derrière les fenêtres ! Tiens, elle s'est arrêtée dans ce qui semble être une petite pièce bien peu intéressante...

— Il est temps pour nous de repartir, ma chère Clélie.

— Vous avez bien raison, mon cher Clitandre, il est l'heure. Allons-y.

— Il y a un temps pour tout, sans nul doute...

Amanda vient de rouvrir les yeux dans cette petite pièce isolée. Mais peut-être les a-t-elle gardé ouverts depuis le début. Les pas des autres visiteurs se font entendre à présent, ils semblent avoir compris que l'endroit est intéressant (n'en déplaise à Clélie). Amanda ne sait pas trop quoi penser, quoi comprendre. Ce qu'elle peut constater, c'est que l'heure a tourné depuis qu'elle est entrée là. Il est presque l'heure de la fermeture. Ce qu'elle voit devant elle, sur la toile: l'îlot qui l'a captivée, avec le valet et son plateau, le petit chien, la dame assise et retournée, l'homme qui la regarde intensément appuyé sur la chaise et courbé vers elle. Tout ce qu'elle sait, c'est que son ventre est plein; elle a encore le goût des sucreries de la cuisinière dans la bouche. Puis, elle regarde son bras. Il porte une cicatrice, celle de la

blessure qu'elle a subi de Bajazet. Mais elle ne lui fait pas mal, elle ne sent rien physiquement; ce qu'elle sent, c'est le temps qui passe et qui vient de jouer avec elle.